

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

L'ÉNIGME JR



L 13691 - 178 S - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

Serge Klarsfeld : « L'avenir est incertain pour les juifs »

CINÉMA

Pascal Bonitzer : « Mes personnages ont un côté pénible »

SCÈNE

Laurent Gaudé face au 13 novembre

La Comédie
du Livre

10
JOURS
EN MAI

du 10 au 19
mai 2024

39^e COMÉDIE DU LIVRE

Montpellier

Salon du Livre
les 17, 18 et 19 mai
sur la Promenade
du Peyrou



Plus d'infos sur
10joursenmai.fr

CNL



Cité européenne du théâtre
Domaine d'O
Montpellier



Le Point

Le Monde

LiRE

bleu

safia



fondation suisse pour la culture
prohelvetia



ACTUALITÉ

Midi Libre

laGazette



montpellier
méditerranée
métropole



Marc Lambron, les actrices, ou l'art excellent de l'interview

PAR VINCENT JAURY

La guerre est à nos portes, paraît-il. Alors quoi ? Alors nous avons besoin de nous égayer. Marc Lambron tombe à pic, fait paraître aux éditions Grasset un recueil de ses meilleures interviews, *De vive Voix*, quelque cinq cents pages, émaillées de moments de grâce. De moments de rire. De moments de poésie. La partie consacrée aux actrices est remarquable. C'est Cannes, allons-y. Pas les pleureuses d'aujourd'hui, pas les funestes actrices qui à force de ne pas faire carrière ont décidé de crier leur désespoir, c'est-à-dire de décapiter ; pas les actrices aux petits pieds qui récitent, à défaut des vers de Racine et Corneille, une catéchèse woke, rance, robotique. Petite vie, petite pensée : tel semble être le nouveau credo du cinéma français. Petit costume, petite vision : la fin de partie du cinéma français est sifflée. Circulez, il n'y a plus rien à voir. Si : le linge sale, le sang, la délation. Où est passé le plus grand réalisateur français de notre époque, Abdelatif Kechiche ? Disparu. Mais pourquoi ?

C'est ainsi que Marc Lambron nous est apparu avec ce livre : un contre-feu. Ces actrices ? Isabelle Adjani, Fanny Ardant, Isabelle Huppert, Carole Bouquet, Catherine Deneuve, Jeanne Moreau... Des dames, des feux follets, des illuminations. Des mythes, car le cinéma c'est aussi ça, beaucoup : une mythologie, des excès, des extravagances. Marc Lambron nous rappelle qu'une interview bien menée est littérature ; parfois même, chef-d'œuvre. Et lorsque l'on lit ces stars du cinéma, c'est la poésie qui s'impose, une acuité, une lucide sensibilité sur la vie, sur le jeu, sur elles-mêmes. Une liberté aussi, point commun dans ce choix d'actrices, qui ne laisse rien au hasard : Lambron aime la hauteur de vue.

Écoutons-les, ces intelligentes, ces singulières, ces effrontées, ces splendides poétesses.

D'abord la plus folle de Chaillot, l'Adjani. À propos de sa voix dans *La dame aux Camélias* : « La voix, c'est un organe qu'il ne faut pas utiliser comme un organe si l'on veut en sortir quelque chose qui dépasse le son juste. La voix qui sort est une autre voix. C'est le corps sublime, quelque chose qui s'érotise très tôt. Il faut prendre la liberté de cette expression comme de celle des larmes. Qu'est-ce que je ressens dans ma voix ? Peut-être la beauté du visage de mon père. Quelque chose de très vertical, de très beau, qui a été maltraité par la vie. » Lambron trousse une conclusion à son article, au niveau. Ils sont tous deux dans sa loge, après la représentation : « Elle est là, simple et juste, habitée par une sorte d'infini. Quelqu'un frappe à la porte : le théâtre va fermer. Extinction, apparente seulement, des feux de la rampe. Le vrai feu, c'est Isabelle Adjani qui l'emporte avec elle. » Oui, du niveau.

Fanny Ardant ? En une phrase, tout Ardant tient : « Les deux plus beaux langages pour moi, c'est le XVIII^e et l'argot. Ce sont deux tons qui viennent d'une insolence de l'esprit ». Magnifique, cette « insolence de l'esprit. » Une femme de formules, genre Ancien Régime. Aussi : « La librairie, c'est la succursale du cafard. » Une amoureuse des hommes, tiens donc, une paisible : « Les hommes restent pour moi mystérieux, magiques ». Lambron : « Tous les hommes sont magiques ? » Ardant : « je pourrais dire ça ». On a envie de lui rendre le compliment. Elle a tout compris ; nous aussi. Mourir ? Là encore, la poésie : « Sous un arbre, dans le vent. Il

y aurait un vent trop fort qui m'arrêterait la respiration. Active, dehors. Pas de petit lit blanc. » Magnifique, ce « petit lit blanc ».

Isabelle Huppert ? En quelques mots ramassés, la beckettienne se définit, mieux que quiconque : « Ma propension d'actrices, un mélange entre froideur, calcul, cynisme, jeu, et en même temps aliénation, dépendance. Il y a un compromis. » Lambron percute, à propos d'elle et de Chabrol : « Peut-être partage-t-elle avec ce complice une certaine alacrité, qui au fond, recouvre l'insurrection sensible des êtres violentés par l'immoralité du monde. Cela ne rend pas sot. Cela s'appelle le charme. »

Carole Bouquet ? Elle se prête à un éloge des hommes, qui fait rougir : « J'adore les femmes mais ce sont les hommes qui m'impressionnent. » Rions : « Je suis toujours impressionnée quand je regarde un homme actionner un levier de changement de vitesse dans une voiture. » Lambron : « Ça fait beaucoup de candidats pour vous donner de l'émoi ? » Bouquet, qui a du répondant « Je ne monte pas en voiture avec tout le monde. »

Une phrase, que dis-je, une formule, magnifique : « Je suis incapable de régler mes imprudences. » De la prose XVIII^e siècle !

Catherine Deneuve n'est pas une faiseuse de phrases. Mais c'est la grandissime Catherine Deneuve, et qui lâche cependant le mot qui fâche les corsetés d'aujourd'hui. Ses modèles ? « Des femmes libres qui sont allées au bout des choses, comme Alexandra David-Néel. » Mais c'est Lambron, qui l'emporte à la définition de la célébrité : « Il est des actrices surexposées que la gloire consume comme une tunique de Nessus. Chez Deneuve, on sent une énergie pour traverser les choses qui ressemble à l'amour du présent, et donne à cette nape si sereine l'apparence d'une surface d'où peuvent jaillir des feux grégeois. »

Le firmament ? Jeanne Moreau. D'outre tombe, sa voix s'élève, de nouveau. On la croyait morte, c'est faux : les bijoux sont éternels. Elle est là, toute entière dans ces mots. Henri Decoin, Marc Allégret, Gilles Grangier ? « Des façonniers très habiles, du vrai prêt à porter. ». La création ? « Je n'ai jamais été politiquement correcte. La création est faite pour être scandaleuse, exacte et dérangeante. » Pour cette proche de Nimier, qu'est-ce que la droite ? « Un certain aristocratism et un certain aveuglement. » Une lecture ? « Aujourd'hui encore, je ne me lasse pas de lire Chardonne. » Au cinéma, « je réclame l'excès de familiarité, l'excès de désir de possession. » Autre temps, excellentes mœurs. Miles Davis, *Ascenseur pour l'échafaud* : « Il me parlait toujours de ma démarche dans le film. » Malraux ? Elle était sensible à « l'envergure, à la musicalité de cet homme, qui était comme une incantation vivante, une tragédie antique. » Orson ? « Le charme des simulacres. Un magicien humilié par la télévision. » Jean Renoir ? « Il dirigeait ses acteurs avec des compliments aussitôt amendés. » Bunuel ? « Un fond de surréalisme ascétique. » Antonioni ? « Un homme en deuil de Dieu. Chez lui, la dimension spirituelle se manifestait par une absence, mais cette absence était un plein. » Et, enfin, une perle : « Je décois toujours parce que je ne pleure pas. »

Pas un mot sur les retraites. Pas un mot sur le vilain libéralisme. Pas un mot sur les intermittents du spectacle. C'est impardonnable : ces actrices sont lunaires.



P. 22

SERGE KLARSFELD



P. 50

PASCAL BONITZER



P. 68

LAURENT GAUDÉ



P. 96

JR

SOMMAIRE

N°178 MAI 2024

- | | |
|--|---|
| 03 News | 12 Chronique Book Emissaire d'Eric Naulleau |
| 03 Edito général | 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem |
| 06 J'ai pris un verre avec Anne-Marie Métailié | 16 Révélation |
| 08 Coup de Gueule | 18 En coulisse |
| 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers | |

Page 20 | LITTÉRATURE

- | | |
|--|--|
| 20 Edito livre | 28 Sélection : Les 14 meilleurs livres |
| 22 L'entretien : A l'occasion de la parution de son témoignage <i>On pensait qu'il allait revenir</i> , Transfuge est allé interviewer Serge Klarsfeld, sur sa vie, l'état du monde, Israël, la Shoah. | 46 Festival |

Page 48 | CINÉMA

- | | |
|---|---------------|
| 48 Edito ciné | 55 Critiques |
| 50 L'entretien : Pascal Bonitzer nous parle de son dernier opus, <i>Le tableau volé</i> , grand film classique. | 60 DVD, livre |

Page 66 | SCÈNE

- | | |
|--|--|
| 66 Edito scène | 76 Portrait : Laurence Equilbey, la chef d'orchestre réinvente Beethoven à l'ère manga, à la Seine musicale. |
| 68 L'entretien : Laurent Gaudé nous replonge dans le 13 novembre à la Colline. | 78 Critiques théâtre, danse, musique |
| 74 Reportage : La danse britannique à l'honneur de <i>Place à l'Europe</i> au Théâtre de la Ville. | |

Page 94 | ART

- | | |
|---|--------------|
| 94 Edito art | 110 Expos |
| 96 Portrait : JR, le phénomène secret de l'art contemporain se dévoile enfin. | 118 Galeries |
| 104 Portrait : Dans l'intimité sensible du légendaire Serge Rezvani. | |

122 En route ! Va devant !

Un space opéra immersif en motion manga
MUSIQUE DE BEETHOVEN INTERPRÉTÉE EN LIVE

Réalisation

ANTONIN BAUDRY

Direction musicale

LAURENCE EQUILBEY

Insula orchestra

accentus

DU 23 AU 26 MAI 2024

ベートーベンウォーズ
**BEETHOVEN
WARS**

UN COMBAT POUR LA PAIX

laseinemusicale.com

CO-RÉALISATION ARTHUR QWAK - CO-MISE EN SCÈNE SANDRINE LANNO - PRODUCTION DÉLÉGUÉE INSULA ORCHESTRA
CO-PRODUCTION AVEC LE GRAND THÉÂTRE DE PROVENCE, L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE ROYAL DE LIÈGE
PRODUCTION EXÉCUTIVE LES IMPRODUCTIBLES - PRODUCTION ARTISTIQUE EMILIEN DESSONS - 2D STUDIO JE SUIS BIEN CONTENT



LA SEINE
MUSICALE

Soutenu
par



avec le généreux soutien d'
Aline Foriel-Destezet



J'AI PRIS UN VERRE AVEC... ANNE-MARIE MÉTAILLIÉ



PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Elégante et souriante en toutes circonstances, Anne-Marie Métaillé n'a pas le goût de la plainte. « Je me souviens de ce que me disait ma mère, quand une poule semble malade dans un poulailler, toutes les autres se jettent dessus pour lui donner des coups de bec ». Précieux conseil d'optimisme qui a guidé cette éditrice pas à pas, depuis qu'elle s'est lancée dans le milieu il y a quarante-cinq ans. Arrivée de sa province à Paris, elle suit les conseils de Jérôme Lindon, et son propre instinct qui lui dictait de publier des livres : « quand on est électron libre dans une société que l'on ne comprend pas, et qu'on est une femme, se reconnaître dans un objet que l'on contribue à faire, ça combat bien le syndrome de l'imposteur. J'avais la certitude que ce métier était pour moi. »

La voilà donc à la tête d'une maison forte de ses neuf salariés, et d'une ligne dévouée à la littérature étrangère qu'elle peut définir en quelques traits : « j'aime les histoires et j'aime les livres qui me font découvrir comment ça se passe dans d'autres lieux. J'aime éperdument Zola, Balzac, le Dumas de *Monte-Cristo*. J'essaie de publier des textes romanesques qui déplacent un peu les lignes du quotidien ». Elle me raconte d'un air gourmand une vaste histoire de l'Amazonie qu'elle publie en octobre, mais du point de vue d'un écrivain. La forêt vierge a toujours fasciné l'éditrice, tout comme ce continent sud-américain, dont elle a publié parmi les plus grandes voix de ces trente dernières années : Leonardo Padura, Bernardo Carvalho, Santiago Gamboa, Rosa Montero ou le regretté Luis Sepúlveda, disparu pendant la pandémie de 2020, et qui lui a offert son plus

grand succès, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*. « Sa mort a changé beaucoup de choses dans la maison. », confie-t-elle, « ce fut le signal de la dispersion de tout un groupe d'écrivains. Deux ans après, il est oublié. Ses livres ne se vendent plus. C'est très choquant pour moi. Sepúlveda, ce fut pour nous un conte de fées. Un succès inouï. Une personnalité exceptionnelle qui avait agglutiné autour de lui des jeunes écrivains, une effervescence. Mais maintenant la littérature sud-américaine n'est plus la même : essentiellement des jeunes femmes qui s'orientent vers le fantastique,

« En tant qu'éditeur en France, on est au paradis »

le gore, le viscéral. Ça ne me parle plus. ».

Il est étonnant d'entendre cela de la bouche de l'ancienne étudiante en philologie romane, qui a toute sa vie défendu la littérature sud-américaine, lusitanienne, espagnole, italienne, langues qu'elle lit dans le texte, au point de pouvoir accompagner à l'écriture certains de ses auteurs comme Lidia Jorge. Celle-là même qui fut couronnée l'année dernière par le prix Médicis, nouvelle reconnaissance pour la maison. Bref, le poulailler Métaillé se porte bien. Fait rare, la maison a su fidéliser les grands noms qui la déterminent, et

qui ont fait son histoire : John Burnside vient de publier son dernier livre là-bas, Leonardo Padura demeure l'un des piliers de la maison, ainsi que Mia Couto, si souvent pressenti pour le Nobel. « J'ai le syndrome des œuvres complètes », s'amuse Anne-Marie Métaillé.

Je lui fais remarquer aussi la qualité de sa Bibliothèque allemande, pensée avec Nicole Barry, qui a pu publier de grands classiques méconnus, signés Lion Feuchtwanger ou Anna Seghers, mais aussi des contemporains, comme l'iconoclaste Vladimir Vertlib, ou Christoph Hein, écrivain de la RDA à mes yeux aussi essentiel que Christa Wolf :

« C'est un auteur selon mon cœur. J'aime les gens qui boient, et lui, fils de pasteur, qui vit entre l'ouest et l'est, qui n'a pas pu faire d'études, qui est devenu menuisier puis écrivain, c'est tout à fait de ceux que j'ai envie de publier. »

À la rentrée, elle publiera le deuxième livre de Camila Sosa Villada, dont *Les Vilaines* avait marqué l'année 2021 : transsexuelle flamboyante d'une Argentine underground. Anne-Marie Métaillé en parle avec passion. Lorsque je lui fais remarquer que son enthousiasme tranche avec les difficultés réelles du marché pour les romans étrangers aujourd'hui, elle reconnaît qu'il faut se battre plus qu'avant. Mais elle ajoute, « vous savez, quand on voit dans quelles conditions travaillent les éditeurs et le milieu littéraire en Amérique latine, on se dit qu'être éditeur en France, c'est le paradis ! »

MUSÉE MAGNIN
EXPOSITION

21 MARS

23 JUIN 2024

M
Magnin
musée national

DIJON



Claude Gillot

COMÉDIES, FABLES & ARABESQUES

La critique d'art est-elle encore libre ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Cela fait plusieurs fois que je croise des artistes, des galeristes ou des historiens d'art déplorant le fait que la critique d'art ne soit plus aussi virulente qu'auparavant quand les positions étaient tranchées et que le débat contradictoire était vif, sans jamais cependant tomber dans l'insulte ou la radicalisation des mots. Le temps où les journaux publiaient de la critique d'art, libre d'encenser ou de critiquer une exposition. Évidemment, l'art étant une matière de l'émotion, la critique est toujours ardue. Car si vous vous posez en dénonciateur d'une position ou simplement en pourfendeur d'un style, on vous rétorquera toujours que l'art est libre de montrer ce qu'il veut avec les moyens qu'il souhaite. Et cela est d'ailleurs tout à fait vrai. Cependant, n'est-on pas libre également de ne pas aimer, de regretter des positionnements et des diktats idéologiques dont la pratique artistique devient trop souvent l'instrument, au point que les artistes eux-mêmes finissent par composer des œuvres slogans qui ressemblent plus à des messages politiques qu'à des créations issues d'un réel processus de réflexion intellectuelle qui, s'il peut être engagé, doit alors réussir aussi à être un geste symbolique et poétique universel, au-delà du simple positionnement communautaire. Car la vraie question est : où se place l'art ? Certains rétorqueront que l'art

est toujours politique. Est-ce vrai ? Et dans quel sens ? Quid du glissement vers la propagande ? Oui, l'art est toujours politique si on envisage justement la notion de politique dans le sens d'un geste symbolique posé au milieu de la cité. La frontière est floue. Ces notions complexes agitent l'art contemporain. Quand j'apprends par une critique d'art juive vivant en France qu'après le 7 octobre un galeriste a cessé de travailler avec elle – malgré des projets en cours – car des artistes de sa galerie lui ont demandé de la boycotter, suite à un post de solidarité envers Israël qu'elle avait publié après les massacres, je me demande si on est toujours dans la sphère artistique ou politique ? Quand je fais mon travail de critique en écrivant que je n'ai pas aimé une exposition sur la jeune création car j'ai trouvé les propositions formelles faibles en regrettant qu'elles soient, pour certaines, d'abord des slogans politiques plutôt que des œuvres, je vois mon papier traité de « torchon », de « poubelle », quand on ne me taxe pas de « boomeuse » et de « white people » sur les réseaux sociaux... Non pas que je sois en désaccord avec la prise de position politique, mais cela m'amène à m'interroger : une

exposition est-elle un lieu d'éducation politique et de revendication communautaire, voire identitaire ? Critiquer la qualité plastique, est-ce forcément être « réac » ? Il semble qu'aujourd'hui le simple fait qu'une création soit engagée suffise à la faire accéder au statut d'œuvre d'art, et tant pis pour sa dimension formelle. Là, il semble que j'ai touché un tabou, une chasse gardée : les œuvres qui parlent des débats de société sont forcément de bonnes œuvres. Je n'ai évidemment rien contre les œuvres engagées mais la critique d'art doit pouvoir s'exercer pleinement sur toutes les œuvres dans toute leur diversité, et non être un simple relais. D'ailleurs à l'heure de l'intelligence artificielle et des communiqués de presse écrits par ChatGPT, ce qui fait humain c'est justement la singularité d'une opinion. Le constat : la critique d'art, celle qui donne son avis, qui s'émue ou s'énervé ou qui dénonce, si elle ne peut plus s'exercer sans courir le risque de se faire lyncher, est en danger. Alors continuons à trouver tout beau et engagé. Pendant ce temps, le monde deviendra ce qu'il est en train de devenir, un espace où le débat, la critique et la nuance ne sont plus possibles, ni la liberté d'expression.



Opéra Orchestre
National
Montpellier

Occitanie/Pyrénées-Méditerranée

23
•
24



Billetterie Opéra Comédie
04 67 60 19 99
opera-orchestre-montpellier.fr

La Bohème

Giacomo Puccini

Direction musicale
Roderick Cox
Mise en scène
Orpha Phelan

22, 24 et 26 mai
Opéra Berlioz, Le Corum
Montpellier



Crédit photo : Ros Kavanagh



ramdam

TRANSFUCE

3 occitanie



CHRONIQUE

Gulliver est-il grand ?

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Gulliver enchaîné, Philippe Guibert,
Éditions du Cerf

Le 27 octobre 1985, tandis qu'il était en train de « perdre » un débat télévisé face à Jacques Chirac, qui venait de le comparer à un roquet, Laurent Fabius, sonné par cette attaque, crut bon de s'offusquer : « Vous parlez au Premier ministre de la France ! » Trente ans plus tard, le 13 juillet 2017, Emmanuel Macron se retrouva dans une situation analogue. Quelques mois à peine après son accession à l'Élysée, et alors qu'il venait d'être publiquement critiqué par le chef d'État-Major, il répliqua à cet affront par ces mots, prononcés au détour d'un discours devant les Armées et aussitôt repris par la presse : « Je suis votre chef ! » Dans un cas comme dans l'autre, ces déclarations sont contre-performatives. Destinées à renforcer l'autorité du locuteur, et donc à faire advenir le pouvoir qu'il nomme, le truisme résonne en réalité comme un aveu d'impuissance et se retourne fatalement contre lui-même : qu'est-ce qu'un dirigeant qui a besoin de rappeler qu'il en est un, sinon un leader qui s'affaiblit en voulant se grandir ?

Quelle place nos démocraties représentatives réservent-elles au chef ? Existe-t-il une tension entre l'idée de souveraineté populaire et l'idéal du charisme (Jean-Claude Monod), voire entre la démocratie et la « représentation-fusion », qui relègue les citoyens à une pure passivité politique (Dominique Rousseau) ? Devrions-nous prendre exemple sur le modèle suisse, avec son conseil fédéral dont la présidence tourne ? La gauche s'est-elle à l'inverse trompée quand, du quinquennat au « président normal » en passant par le désir de fonder une Sixième République, elle a contesté les habits présidentiels tels que cousus par le général de Gaulle, dans un mélange de césarisme et de parlementarisme ? Dans un livre éclairant, Philippe Guibert explore ces questions à travers le regard de la médiologie, cette discipline qui étudie l'éternelle médiation entre la technique et la culture. *Gulliver enchaîné*, la métaphore est claire : le chef d'aujourd'hui est toujours trop grand ou trop petit, géant à Lilliput et nain à Brobdingnag.

Paradoxe qui, outre la peopolisation ou le clivage révolutionnaire entre les « amis du peuple » et les partisans du roi, tient à plusieurs dynamiques spécifiquement contemporaines. D'une part, une évolution constitutionnelle qui, à partir des années 2000, tend à la fois à concentrer un maximum de pouvoir dans les mains du président, et à altérer le chef en lui : plus de cohabitation, mais un

Élysée calibré sur Matignon, et son locataire contraint de descendre de son piédestal pour devenir, non plus l'homme d'une vision, mais celui d'une hyper-action. De l'autre, Philippe Guibert décrit avec forces les effets de la managérialisation du politique, faisant du chef un « urgentiste de la nécessité », quelqu'un dont la compétence est mise au service de l'efficacité, et un « président de crise en continu » : un technicien du pseudo-événement, perdant toute sa hauteur au nom de l'exigence de proximité. Enfin, dans des chapitres éclairants où il propose une lecture croisée du *Fil de l'épée*, de Freud et de Weber, Guibert interroge le lien complexe entre charisme et prestige. Si le prestige gaullien désigne un charisme qui émane d'une idée à majuscule (la « France » dans son cas, mais les idoles sont variables), s'il se cultive dans l'entretien du mystère, s'il impose de maîtriser le temps de son action et de rendre sa parole exceptionnelle, le charisme contemporain court-circuite ces attentes, lui qui substitue la *punchline* à l'éloquence, le cash au transcendant, l'imaginaire de la série TV à celui de Corneille.

D'où la thèse (médiologique) défendue par Guibert : l'institution « chef » est avant tout bouleversée par une évolution techno-culturelle. Non pas l'opposition classique, théorisée par Debray, entre la graphosphère et la vidéosphère, à savoir la substitution de l'image au texte, du communiquer au transmettre. Mais, au sein même de la vidéosphère, l'instauration de ce que Guibert propose d'appeler une « démocratie d'expression directe » qui remplacerait la « démocratie du public » (Manin). Tandis que la télévision « prédispose au style bonapartiste », et qu'elle invite les chefs à cultiver leur charisme (en un mot, le président-Jupiter), les réseaux sociaux, avec leur égalisation de toutes les paroles, leur suppression de toute médiation et leur temporalité du présent éternel, seraient intrinsèquement porteurs d'un style populiste. Le « démocratisme numérique, écrit-il, fait du populisme le style politique obligé de tous les leaders, populistes ou pas ». Cette thèse, refusant de définir le populisme comme une méthode ou un projet spécifiques pour le considérer dans son omniprésence, est inquiétante. Mais avec elle, la lutte contre ce phénomène deviendrait avant tout une affaire infra-politique : inventer, en *bottom-up*, d'autres espaces de débat, d'autres rapports au temps, d'autres grammaires, d'autres tissus sociaux. D'autres liens entre nous.

JUNE EVENTS

DANSE · PARIS · CARTOUCHERIE

FESTIVAL 18^E ÉDITION

Jazz Barbé
Laura Frigato
Thumette Léon
Ikram Benchrif
Paul Girard
Pauline Bigot
Steven Hervouet
Jeanne Brouaye
Némo Camus

Robson Ledesma
Idio Chichava
Capucine Dufour
Radhouane
El Meddeb
Clara Furey
Lenio Kaklea
Aliféyini Mohamed
Lil'C

Sonya Lindfors
Marie Orts
Talia de Vries
Roméo Agid
Ayelen Parolin
Arthur Perole
Pierre Pontvianne
Soa Ratsifandrihana
Zora Snake

Myriam Soulanges
Marlène Myrtil
Alexandra Spicey
Landé
Françoise Tartinville
Loïc Touzé
Vania Vaneau

22 mai → 8 juin



Atelier
de Paris
CIV

atelierdeparis.org
01 417 417 07

PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE
Liberté
Égalité
Fraternité

PARIS

Région
Île-de-France

Photo : Julie Kerchi / Conception graphique : Atelier Baudelaire

CHRONIQUE

Théorie et pratique du totalitarisme

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Nucléus, Zinaïda Polimenova,
Les Éditions du Chemin de fer, 168p., 16 €

L'entretien d'embauche au KGB,
Igor Gran, Bayard, 222p., 19 €

Contrairement à son équivalent soviétique, le goulag bulgare demeure méconnu. Avant Zinaïda Polimenova, nul topographe de l'enfer sur terre n'était encore allé arpenter les rives du Danube jusqu'au camp de Béléné, « ce charnier à ciel ouvert » sur l'île de Persine. Du moins pour en rapporter un récit, qui plus est dans notre langue, où la puissance de l'imagination le dispute à la précision du document. Tout part de la découverte d'un album de photographies aux puces de Sofia où des anonymes prennent la pose lors d'un voyage en RDA au début des années cinquante. Rien d'autre à leur sujet. Pourquoi ne pas leur inventer des noms, des vies, un destin ? Et si Theodor, Ilynda et les autres employés d'une usine d'embouteillage étaient partis s'instruire quelques jours dans ce pays frère, le plus avancé du bloc communiste ? Une altercation aurait opposé le premier nommé à des soldats russes en poste à Berlin. Rien de grave, veut-il croire, immédiatement démenti par une sensation de malaise. Le véritable sujet de *Nucléus* naît de cet épisode initiatique : « Mais ce qu'il découvre à la lumière des événements récents et qui restera à jamais invisible pour les générations futures, à moins qu'elles n'en fassent leur propre expérience, c'est l'impact de l'histoire à l'intérieur du corps des gens. » Retour à Sofia où les rouages de l'appareil totalitaire s'emploient à broyer le groupe d'amis – traités par les bourreaux avec la même indifférence, la même inhumanité que les fruits destinés à la fabrication du soda dans leur entreprise : « Le vrai plaisir du travail de fichage peut se résumer à ça : percer l'écorce, atteindre le noyau frais, encore mou, de la pensée subversive future de ces voyous. ». Arrêté, sauvagement torturé, Theodor devient l'un des milliers de « déchets » dont le communisme entend débarrasser le pays afin qu'advienne un homme nouveau : « Ce sont des administrateurs qui maquillent les actes de décès : les battus à mort, les tués par balles, par épuisement, sont déclarés comme des pneumonies traitées, mais inguérissables, comme des rages de dents ». À la langue morte des tyrans, la romancière oppose de soudaines trouées poétiques, comme si quelque chose refusait malgré tout de céder au plus intime des êtres et au cœur des mots, tel l'outil qui donne son titre au livre : « C'est un silex qu'on a taillé de tous les côtés, pour en extraire des lames, en tirer des objets. À la fin, il ne reste qu'un noyau dur de pierre, non utilisable, une sorte de chute, un copeau assez joli. Le *nucléus*, c'est ce qui reste, quand il n'y a plus rien,

cet éclat de chose qui tient. » Cette histoire aurait pu être l'histoire des inconnus de l'album-souvenir, cette histoire a peut-être été la leur. De ce trouble naît celui du lecteur, ainsi qu'une œuvre singulière.

Autre document brut magnifié par la littérature : *Le recrutement des agents*. Rien moins que le manuel officiel de formation des futurs agents du KGB daté de 1969, millésime que Igor Gran situe ainsi dans son calendrier personnel : « Depuis quatre ans, mon père est au goulag, en Mordovie, à charger et décharger des sacs de charbon, de nuit, sur une gare de triage. » Le père se nomme Andreï Siniavski, condamné à sept ans de détention à régime sévère pour dissidence. Personne n'était donc mieux placé pour commenter avec autant de pertinence que d'humour cette prose dont « les phrases ont la légèreté du char d'assaut coincé dans un couloir », pour la visite guidée de cette fabrique de tchékistes à la chaîne, surnois petits soldats de la machine totalitaire. Le « sinistre grimoire », enluminé par l'auteur de pittoresques anecdotes, n'appartient pas à un passé révolu, il reste d'actualité pour avoir « traversé le temps, comme un Lagarde et Michard chez nous – les méthodes du KGB ne vieillissent pas plus que les poésies de Rimbaud. » Et surtout parce qu'un certain Vladimir Poutine l'a potassé du temps de ses médiocres études à l'École n° 401 de Leningrad. La psychologie, les méthodes, la conception du pouvoir, tout chez le maître du Kremlin porte la marque de cet enseignement, pour ne rien dire d'un goût du secret poussé à l'extrême chez l'ancien espion : « Lioudmila, la première femme de Poutine, raconte que son mari était muet comme une carpe quant à son travail. Un an et demi après son mariage (soit quatre ans après leur rencontre), elle est toujours persuadée qu'il est une sorte de juge d'instruction, ou d'enquêteur à la brigade criminelle. » À l'heure où de nouvelles révélations viennent attester l'ampleur insoupçonnée des réseaux russes en France durant la Guerre froide, à l'heure où la justice enquête sur la corruption supposée de plusieurs députés européens par Moscou, on ne peut que recommander la lecture de *L'entretien d'embauche au KGB* : « C'est une précieuse fenêtre vers le sordide se camouflant derrière la façade de l'aventure, et une raison supplémentaire pour en faire la traduction ».

Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota

CHANTIERS

D'EUROPE

* DÉFENDRE LA C

PARIS
PREMIERE

MICHAEL PROSSENT GRAPHISTE - PHOTO © DREW DIZZY GRAHAM LICENSES L-R 23-2954 / L-R 20-5453 / L-R 20-5486

CHRONIQUE

La mort d'Ed Piskor et le retour de Bastien Vivès

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

Hip-Hop Family Tree, Ed Piskor,
Papa Guéde Editions

Héritages, Bastien Vivès, Galerie Hubert
& Breyne (Bruxelles), jusqu'au 11 mai

Accusé sur les réseaux sociaux d'avoir eu des comportements déplacés avec quelques jeunes filles, un dessinateur se donne la mort. Ce fait divers, on ne peut plus d'époque, est passé presque inaperçu, relégué dans les pages culture à la sous-rubrique Bande dessinée.

Ed Piskor, le cartoonist américain qui s'est suicidé le 1^{er} avril à l'âge de 41 ans, était pourtant connu, notamment pour sa série *Hip-Hop Family Tree*, consacrée à l'histoire de la naissance du hip-hop aux États-Unis (en version française les quatre albums sont disponibles aux éditions Papa Guédé).

Le deuxième tome de la série avait même reçu en 2015 le prestigieux prix Eisner de la meilleure bd inspirée du réel, le succès critique et commercial de la série a ainsi ouvert à son auteur les portes des grands studios. Dès 2017, Ed Piskor est engagé par Marvel Comics pour raconter à sa manière l'histoire des *X-Men*. Tout allait plutôt bien pour Ed Piskor jusqu'à ce satané shitstorm réseau.

En l'espace de quelques jours, en mars, le dessinateur a dû faire face à plusieurs accusations de grooming et de sexisme. Une jeune artiste avait allumé la mèche sur le réseau Instagram, en publiant un post où elle accuse le dessinateur de l'avoir draguée lorsque celle-ci avait dix-sept ans et lui 38. Signe des temps, les éditeurs n'ont pas attendu que la justice se prononce pour cesser illico leurs collaborations avec le dessinateur. Dans la foulée, une galerie de Pittsburgh a décidé d'annuler la grande exposition-rétrospective prévue depuis des mois autour de son travail. Enfin, son partenaire Jim Rugg, qui co-présentait avec lui l'émission en ligne « Cartoonist Kayfabe » consacrée à l'actualité de la bande dessinée, a toute de suite décidé de mettre fin à sa participation. Dans sa lettre d'adieu, Ed Piskor a dénoncé un « lynchage ». « J'ai été assassiné par des harceleurs sur Internet. Certains d'entre eux ont absolument contribué à ma mort en se divertissant avec des potins. »

De l'autre côté de l'Atlantique son collègue français Bastien Vivès a lui décidé de reprendre la parole et le dessin pour se défendre et pour affronter les procès qui lui pendent au nez. L'affaire Vivès avait éclaté le dernier week-end de janvier 2023, quand le Festival d'Angoulême avait été contraint d'annuler une exposition dédiée à son travail suite à une pétition l'accusant



Héritages de Bastien Vivès

de « pédopornographie » et de « banalisation de l'inceste ». Menaces de mort sur la toile et interrogatoires de police en rafale : emporté par le tsunami médiatique, Bastien Vivès a vu ses projets stoppés ou « reportés ». Néanmoins, et contrairement au frêle Ed Piskor, le dessinateur français a encore quelques soutiens dans la profession, une famille soudée à ses côtés, et surtout un avocat de choix en la personne du très médiatique Richard Malka dont le nom est désormais associé à *Charlie Hebdo* depuis le sinistre attentat qui a décimé la rédaction de l'hebdomadaire satirique.

Depuis Bruxelles, capitale de la BD franco-belge, Bastien Vivès revient en exposant une cinquantaine d'aquarelles dans la plus prestigieuse galerie consacrée au 7^e art, Huberty & Breyne. Des aquarelles ? Le surdoué de la palette graphique rappelle ainsi qu'il est d'abord un grand dessinateur. Intitulée *Héritages*, l'exposition rend hommage aux grands maîtres de la bd et aux oeuvres qui ont bercé l'enfance de l'artiste (cinéma d'action, Muppet Show, Tortues Ninja...). Mais ce n'est pas un hommage à la manière de Blutch, Vivès convoque ici les maîtres de la BD et quelques oeuvres cultes de la culture pop au service de son affaire et de ses démêlés, autrement dit pour dénoncer « la chasse aux sorcières » dont il se dit victime, et pour fustiger ce nouveau cancer qu'est la cancel culture...

Grand dessinateur et as de l'art du détournement, Bastien Vivès dessine, persiste et signe. Quelques manifestants ont vainement tenté de perturber le vernissage de son exposition aux cris de « Pas de Vitrine pour Vivès », mais la galerie a tenu bon. Dans un communiqué, Huberty & Breyne précise que les dessins exposés « ne glorifient ni l'abus sexuel d'enfants ni l'inceste », mais posent « la question de notre rapport à l'image et de la frontière entre fiction et réalité ».

Un nouveau tournant dans l'affaire Vivès ?

**PICTURE
A DAY
LIKE THIS**



LA GRANDE AFFABULATION



CHERUBINI
MÉDÉE

 **MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
Arts
Littérature
Patrimoine



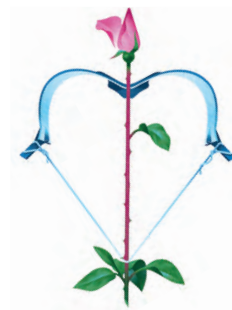
LE DOMINO NOIR



SAMSON



SÉMIRAMIS DON JUAN



RAMEAU
LES FÊTES
D'HIBÉ



LES SENTINELLES

**F&AUST**

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

ORDERED FIELDS

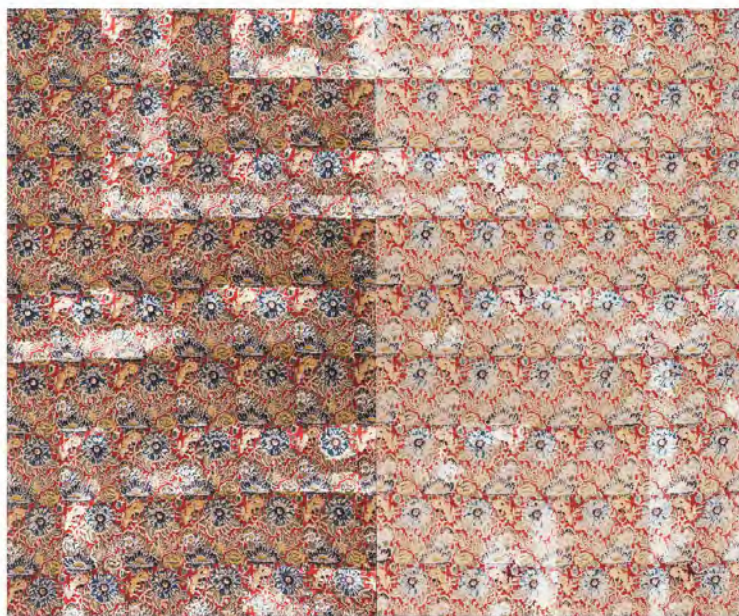
Barbana Bojadzi, jusqu'au 28 mai, Galleria Continua, galleriacontinua.com

MARIA ANA VASCO COSTA

Boutique Cartier de Barcelone et façade du musée Armando Martins à Lisbonne

FAIRE BLOC

Lina Ben Rejeb, jusqu'au 18 mai, Galerie ETC., galerie-etc.com



Lina Ben Rejeb, *Peinture domestique*

Barbana Bojadzi

Griffures, comètes filantes et taches disparates s'entremêlent sur des plaques de polystyrène et de fibre de verre trouvées sur les chantiers. Le silicone mélangé à l'huile, à l'acrylique et à tous types de matériaux est appliqué par strates. Barbana Bojadzi – diplômées des Beaux-Arts de Paris en 2021 et lauréate du Prix Sisley 2023 – vient ensuite creuser, gratter, tirailler, éviter la matière. Effet d'affiches déchirées hérissées de tourments « pollockiens ». Ce fourmillement coloré pourrait se perdre dans un imbroglio informe mais il est ici parfaitement composé au point qu'on y perçoit des paysages. Cette archéologie intime chante sur les murs de la Galleria Continua qui offre sa première exposition personnelle en galerie à l'artiste.

Maria Ana Vasco Costa

Sur le stand de la galerie Jeanne Bucher Jaeger à la foire Art Paris, on pouvait admirer une superbe tapisserie de céramiques de Maria Ana Vasco Costa (née en 1981). L'artiste maîtrise la fabrication des carreaux de céramique dont elle joue du chatoiement de la couleur monochrome et des reliefs géométriques, ici faits d'une succession de petits motifs pyramidaux. Cette virtuosité a déjà permis à l'artiste d'obtenir des commandes importantes puisqu'elle a habillé la boutique Cartier de Barcelone d'un luxueux tapis de céramique et qu'elle fait de même sur l'immense façade du musée d'art contemporain Armando Martins à Lisbonne.

Lina Ben Rejeb

Le regard se trouble, les lignes ondulent, les frontières entre les matières et les couleurs se floutent. Les œuvres de Lina Ben Rejeb (née en 1985) ont la beauté géométrique et méticuleuse des textiles anciens et renferment l'émotion de ce qui fait le geste pictural et technique du peintre et de l'artisan. Dans ces textiles et papiers imprimés, dans ces blocs d'impression récupérés, dans ces couvertures de livre préservées, dans ces fils de broderie qui viennent réparer, la mosaïque des motifs répétés souffle des histoires de savoir-faire, de résistances par la culture et d'exigence plastique. Splendide.

15
— 22 JUIN

DIRECTION MUSICALE
BEN GLASSBERG

MISE EN SCÈNE
LUMIÈRES

VIDÉO

SCÉNOGRAPHIE

CHORÉGRAPHIE

PHILIPPE GRANDRIEUX

Que la nuit dure toujours

TRISTAN ET ISOLDE – WAGNER

OPÉRA
DE ROUEN
NORMANDIE

23 24

OPERADEROUE.FR
02 35 98 74 78



Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
T-N-B.fr



FESTIVAL TRANSFORME – RENNES

Avec la fondation d'entreprise Hermès
16 05 – 30 05 2024
Plus d'infos sur T-N-B.fr

Kiyomaru et Ami Taménaga : « Fluctuart nec mergitur »

Issus de la 3^{ème} génération de la galerie Taménaga, Kiyomaru et Ami Taménaga poursuivent une histoire familiale entre le Japon et la France.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN



© EDOUARD MONFRAIS ALBERTINI

La galerie, avenue de Matignon, s'est refait une beauté l'an dernier. Plus lumineuse, comme inspirée par un nouveau départ, une nouvelle ère. Au mur, en entrant, sur la droite, on reconnaît un éclatant petit Dufy tandis qu'un peu plus au fond, un cabinet privé, rarement ouvert, préserve de magnifiques Marie Laurencin. Ici, l'ambiance est feutrée, matinée d'une discrète élégance, écrin silencieux d'une histoire de l'art qui s'écrit depuis cinq décennies entre la France et le Japon. Aucune extravagance, aucun buzz, le style Taménaga est celui d'une sobriété à toute épreuve qui ne se

concentre que sur les œuvres d'art, et rien d'autre. Ces œuvres précieuses de l'art moderne français côtoient naturellement une foisonnante exposition dédiée à la jeune création japonaise où la délicatesse du papier washi sublime des paysages vaporeux et des arborescences magiques. Devant un horizon nuageux qui pose ses volutes sur une terre fumante, Ami Taménaga m'explique qu'il s'agit d'une pratique dont le secret de fabrication, qui remonte à l'époque Edo, est un mystère, sauf peut-être pour quelques artistes comme Shoji Takeuchi qui semble l'avoir devinée en expérimentant l'oxydation du soufre sur une

feuille d'or et d'argent. « De nouveaux talents sont récemment entrés à la galerie. C'est nécessaire aujourd'hui de renouveler notre ligne en montrant de jeunes artistes japonais mais aussi des Français, comme l'avait fait notre grand-père » indique-t-elle alors qu'elle a récemment rejoint son frère à la direction de l'enseigne parisienne. Le duo a à cœur de préserver l'ADN de la galerie tout en le nourrissant de projets stimulants en phase avec leur génération. « C'est un challenge » enchaîne son frère Kiyomaru de sa voix posée et précise. Lui n'avait jamais vraiment imaginé devenir galeriste malgré cet environnement familial

exceptionnel dont il ne prend pas immédiatement la mesure, passant son adolescence, éloigné, dans un internat. Si vivre au milieu des tableaux et parcourir les musées européens ont rythmé sa jeunesse, il ne pensait pas en faire une perspective de carrière. Mais après avoir navigué quelques années au gré de diverses expériences professionnelles, c'est lors d'un stage à la galerie en 2018 auprès de Tsugu, son père, que le métier devient une évidence. « Lorsque j'ai commencé à travailler à la galerie, il y avait une exposition de Takehiko Sugarawa. Je suis donc allé lui rendre visite dans son atelier à Kyoto. C'est à ce moment-là, en discutant avec lui, que j'ai compris la richesse de la relation avec les artistes, car on voit l'évolution de leur travail et on noue des liens étroits. J'ai aussi compris quel peut être le rôle du galeriste pour transmettre leur message. Cette relation est celle qu'avait déjà mon grand-père avec ses artistes ». Arrivé en 1957 à Paris, Kiyoshi Taménaga côtoie notamment le peintre Foujita qui l'introduit auprès des cercles de Saint-Germain-des-Prés et des artistes de l'Ecole de Paris pour lesquels il va se passionner. « Mon grand-père s'est beaucoup inspiré de la figure du galeriste parisien qui sait entretenir des fidélités. Il disait que le contrat passé avec les artistes est comme un mariage. Cette relation de confiance est toujours très importante pour nous » poursuit-il. Le fondateur

emblématique de l'enseigne, qui crée sa première galerie à Tokyo en 1969, avant d'ouvrir celles d'Osaka et de Paris en 1971, est en effet le premier à amener des artistes français au Japon. Il y montre notamment des tableaux de Chagall, Picasso ou Vlaminc, mais aussi ses contemporains Bernard Buffet, André Cottavoz ou Jean Fusaro lors de l'Exposition internationale du Figuratif qu'il organise chaque année. Aujourd'hui, si la deuxième plus grande collection muséale de Georges Rouault se trouve au Japon et s'il existe également dans le pays un musée dédié à Bernard Buffet, un autre à Marie Laurencin et un autre à Paul Aïzpiri, trois artistes célébrés de longue date par la galerie, la famille Taménaga est loin d'y être étrangère. « Pour moi, c'était impressionnant d'entendre mes grands-parents parler de leur arrivée à Paris car il y avait peu de Japonais à l'époque et c'est incroyable aussi pour moi de voir des œuvres de Foujita dans les musées » abonde Ami. Je les suis au sous-sol où un espace est dédié aux artistes emblématiques de l'histoire de la galerie. Le peintre espagnol Lorenzo Fernandez, dont les huiles minutieuses ont l'apparence bluffante de photographies, fait face à un grand tableau du Japonais Takehiko Sugarawa sur lequel une croûte charbonneuse dessine des reliefs palpitants imitant le bois. « C'est une technique très rare aujourd'hui car pratiquement plus aucun artisan au

Japon confectionne ce papier washi bleu indigo que vous voyez ici » m'explique Kiyomaru. Ici, l'Orient et l'Occident dialoguent, le « nihonga » – peinture traditionnelle japonaise – se mêle à l'huile et à l'acrylique. Et les générations se font écho. Si leur père a développé la représentation d'artistes contemporains japonais pour les montrer à Paris, Ami et Kiyomaru souhaitent poursuivre ces échanges fructueux en misant sur une scène plus émergente alors qu'un nouvel espace, inauguré à Kyoto en 2021, proche de l'Ecole des Beaux-Arts et du musée national, est justement dédié à la jeune création. « Pour faire ce métier il faut avoir beaucoup de patience et de passion pour l'art », confie Ami dont la petite voix s'infiltre avec raffinement entre les cimes qui continueront longtemps d'écrire une histoire de l'art contemporain ancrée dans les fidélités des aînés. Au programme, pour les prochains mois, de grands noms seront à l'honneur, le Français à la touche colorée Paul Aïzpiri (du 23 mai au 15 juin) et le Chinois à l'énergie expressionniste Chen Jiang-Hong (du 3 au 26 octobre). « De la ville de Paris elle-même, j'ai appris à rester fort en faisant mien l'esprit « Fluctuat nec mergitur » écrit Kiyomaru dans le catalogue qui célébrait, en 2021, les 50 ans de la galerie parisienne. Il faut dire que le temps, dans ces murs, s'écoule lentement mais sûrement et que le lieu est propice à la contemplation.

Littérature américaine : les fans triomphent

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Les tombes s'ouvrent, les fantômes de Mark Twain et Charles Dickens déferlent sur l'Amérique. L'heure est à la convocation des maîtres. Et au génie de l'admiration. Jamais il n'y eut en littérature un tel triomphe de ce qu'on appelle outre-atlantique la *fan fiction* : *James* de Percival Everett, relecture des *Aventures de Huckleberry Finn* est un best-seller aux Etats-Unis, à la suite de Barbara Kingsolver l'année dernière qui s'est imposée par son ambitieuse relecture du *David Copperfield* de Dickens. Nul doute que les romans d'admirateurs ont aujourd'hui retrouvé de leur superbe. La *fan fiction* est devenue un genre en soi. Celui d'assumer le modèle. (À ne pas confondre avec ce qu'un ami appelle le « roman-coucou », qui déterre d'obscures histoires vraies pour s'installer dans le nid d'un illustre : le cousin de Montesquieu », « la grande tante par alliance de Ionesco », « le dentiste d'Aloïs Brunner », Renaudot 2024?). La *fan fiction* ne nettoie pas les torchons de vies célèbres, elle se déguise, prend l'allure et l'accent de l'auteur choisi, mais s'en éloigne aussi. Le talent de l'auteur de *fan fiction* est de trouver la juste distance entre le modèle, et la réinvention. Si l'on y parvient, le résultat peut être une pure merveille. Dans son *Demon Copperhead* (Albin Michel), Barbara Kingsolver accomplit une relecture de *David Copperfield* au temps de l'Amérique, des paumés des Appalaches, des opioïdes, de la télé allumée jour et nuit et du désastre environnemental. Le salaud roule en moto et la mère sourit en short en jeans, mais le désarroi de l'enfant est là, et sa profonde solitude. Nul besoin de l'Angleterre victorienne pour se sentir proche de cet enfant à qui Kingsolver octroie une langue d'aujourd'hui, juste de bout en bout. Par la *fan fiction*, elle trace une ligne de la Révolution industrielle européenne au libéralisme

économique américain contemporain, qui offre une perspective profonde à ce qui aurait été sinon, un simple roman naturaliste.

Car la *fan fiction*, c'est inscrire son roman dans l'histoire, du moins l'histoire culturelle. L'*Ulysse* de Joyce, Everest de la *fan fiction*, repose sur l'idée simple que personne ne surpassera le héros antique. Bloom/Stephen sont des Ulysses en faillite. Et Molly une Pénélope qui refuse le rôle. Par son choix formel, Joyce révèle bien plus sur le début du XX^e siècle que par tout commentaire qu'il s'interdit.

Mais reconnaissons que la *fan fiction* n'a pas tout à fait perdu son côté pastiche pour khâgneux. Le dernier livre de Zadie Smith pêche de ce côté-là : *L'imposture* (Gallimard) est un hommage à *Retour à Howards End* d'E.M. Forster. Le style victorien est là, tout comme l'humour d'époque. Mais à le lire sans nourrir un intérêt particulier pour l'héritage d'E.M. Forster (nous sommes hélas quelques-uns dans ce cas-là...), le roman paraît une histoire un peu fumeuse de mauvais écrivain marié à sa cousine, qui ne se rend pas compte de ses limites, et qui fait preuve du racisme de son temps. Zadie Smith, romancière de talent, ne nous laisse pour une fois qu'un sourire poli sur les lèvres. Il y a peut-être trop de Forster, et pas assez de Smith dans ce livre. L'une des plus fortes *fan fictions* à mon sens, *The Hours* de Michael Cunningham, s'accomplit par la fusion qu'il réussit entre son récit, et l'hommage à Virginia Woolf. La *fan fiction* est une hybridation.

Mais enfin, ce retour de la *fan fiction* est une excellente nouvelle. À l'heure où le premier témoignage venu fait littérature, il est plus que salutaire d'honorer les vieilles badernes.

La littérature se cabre. Et se réinvente.



Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
T-N-B.fr



© Simon Gosselin

THÉÂTRE
NÉMÉSIS
PHILIP ROTH
TIPHAINE RAFFIER

Dans le cadre du festival **Transforme – Rennes**
avec la **Fondation d'entreprise Hermès**
29 05 – 30 05 2024
Plus d'infos sur T-N-B.fr

ADRIEN M & CLAIRE B



Licenses: 0102-004294; R:2024-0769-41; S:2023-0187-51; R:2021-013749; Photo: Adrien M & Claire B.

EN AMOUR

MUSIQUE **LAURENT BARDAINNE**
CHANT **NOVEMBER ULTRA**

INSTALLATION
IMMERSIVE
09 FÉVRIER – 25 AOÛT



PHILHARMONIE
DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE





« L'avenir est incertain pour les juifs »

Après ses passionnantes *Mémoires* parues en 2015, **Serge Klarsfeld** signe un texte, *On pensait qu'il allait revenir*, fruit d'un entretien mené dans le cadre de la collection « Mémoires de la Shoah ». Il y retrace toute sa vie.

**PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT JAURY
PHOTOS EDOUARD MONFRAIS**

Sa vie de combat, nous la connaissons bien. Les chasseurs de nazis, avec sa femme Beate, les coups médiatiques, les procès retentissants. Une vie aventureuse folle, efficace, intellectuelle, physique, sans tache. Ouvrant pour la mémoire juive, pour la mémoire occidentale. Grâce à eux, les salauds ont eu des visages : Klaus Barbie, Maurice Papon, Paul Touvier et quelques autres. Ici, avec *On pensait qu'il allait revenir*, le récit se veut plus intime. Il s'étend de ses origines, de sa famille aisée juive en Roumanie et en Bessarabie, jusqu'à la création de son association des fils et filles de déportés, en 1979, « sa nouvelle famille ». Entre les deux, de longues pages sur la guerre, sur le père arrêté à Nice puis déporté, sur son destin d'enfant juif orphelin, l'école buissonnière, sa réconciliation avec l'Allemagne, et, le cœur de sa vie, la Shoah, les juifs, Israël, qui « impliquait de faire passer cela avant toute considération de carrière, de vie tranquille... »

J'ai rencontré Serge Klarsfeld à son bureau, rue de la Boétie. Un homme calme, aimant, serein, heureux du travail accompli, assurément. Beate, sa femme, élégante, discrète, passe de temps à autre. Un couple, un vrai.

Vous parlez beaucoup de votre père dans ce livre, est-ce qu'il reste des zones d'ombre dans la trajectoire de votre père ?

J'ai trouvé toutes les archives possibles, mais aucune sur la période de novembre 1943 au moment où il a été sélectionné pour 9 mois, où il a travaillé dans une mine. Je ne peux qu'imaginer ce qu'il a subi. Les travailleurs en moyenne vivaient six semaines au plus, lui 9 mois. Il avait une volonté de vivre très forte. Après, il a été vic-

time de son tempérament... À partir du moment où l'on entrerait à Auschwitz, il ne fallait pas riposter. Il a riposté, il a assommé un kapo. S'il n'avait pas fait ça, il aurait probablement survécu. Il n'a pas respecté la règle des camps. Il était costaud, il avait une forte personnalité.

Dans votre combat pour la mémoire de la Shoah, quel a été le moment le plus fort, dont vous avez été le plus fier ?

Les moments les plus heureux, incontestablement, ce sont les moments de satisfaction de voir arrêter les grands criminels nazis qui ont organisé la Solution finale en France. Klaus Barbie, bien sûr, que nous avons mis dix ans à faire expulser de Bolivie.

Vous savez, c'étaient de longues campagnes que nous organisions pour faire arrêter ces criminels, dix ans, parfois vingt ans de travail... il y a eu d'autres moments heureux, comme le jugement en RFA des responsables de l'appareil policier en France, Kurt Lischka, le chef de la Gestapo à Paris, Herbert Martin Hagen et Ernst Heinrichsohn. En plus d'être condamnés, la cour d'assises en Allemagne a décidé de les mettre en prison, alors qu'à l'époque, l'Allemagne ne mettait pas les nazis en prison. J'ai presque eu pitié d'eux car la prison, c'est dur. On est séparé de sa famille. On l'a expérimentée avec ma femme suite à notre tentative d'enlèvement de Lischka, on s'ennuie au bout du moment, malgré la lecture de pléiades...

Vous êtes passé aussi par des moments de doutes, de difficultés ?

Oui, incontestablement, en 1973, quand j'étais désespéré parce que je pensais que la situation était bloquée, je suis allé pointer un revolver non chargé sur Lischka,